

(RÉ)ÉCRIRE LE MYTHE D'HYDRO-QUÉBEC: LES MURAILLES D'ERIKA SOUCY

.....

ISABELLE KIROUAC MASSICOTTE

La mémoire collective québécoise est marquée par des symboles identitaires forts, notamment la nature, dont l'eau est l'un des composants qui ont le plus frappé l'imaginaire collectif. Selon Stéphane SAVARD,

dès le début de l'expérience coloniale, elle est rapidement associée à l'essor économique de la population – explorations, pêches, moyens de transport – ainsi qu'à une source vitale d'énergie – moulins à eau et plus tard hydroélectricité.¹

C'est sur ce dernier élément – l'hydroélectricité – que je souhaite me concentrer. Au Québec, cette forme d'énergie est fournie et gérée par Hydro-Québec, qui occupe une place importante dans le récit collectif québécois, l'entreprise publique étant fortement associée à la Révolution tranquille. Cette prégnance de la société d'État s'est traduite par des études conduites par des chercheurs-es issus-es de disciplines diverses: Stéphane SAVARD² en histoire, Caroline DESBIENS³ en géographie et Dominique PERRON⁴ en études littéraires. Toutefois, cette dernière se penche sur les discours promotionnels d'Hydro-Québec, et non pas sur les représentations de la compagnie et de ses chantiers dans des œuvres littéraires. Je souhaite donc m'attarder à la mise en récit des chantiers d'Hydro-Québec dans la littérature québécoise contemporaine à partir de l'exemple du roman *Les murailles*⁵ d'Erika SOUCY, publié en 2016 chez VLB.

SOUCY est une jeune écrivaine de la relève, originaire de la Côte-Nord. Elle est la fondatrice de l'Off-Festival de poésie de Trois-Rivières, mis sur pied en

-
- 1 Stéphane SAVARD, "Lieu-de-mémoriser Hydro-Québec comme symbole des représentations de la nature et de la technologie: esquisses de réponse et pistes de réflexion", *Conserveries mémorielles*, n. 4, 2007, <https://cm.revues.org/193?lang=en>.
 - 2 Stéphane SAVARD, *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005*, Québec, Septentrion, 2013.
 - 3 Caroline DESBIENS, *Puissance Nord: territoire, identité et culture de l'hydroélectricité au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.
 - 4 Dominique PERRON, *Le nouveau roman de l'énergie nationale. Analyse des discours promotionnels d'Hydro-Québec de 1967 à 1997*, Calgary, University of Calgary Press, 2006.
 - 5 Erika SOUCY, *Les murailles*, Montréal, VLB, 2016. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle M, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

réponse au Festival international de poésie de Trois-Rivières et qui offre une tribune à la poésie émergente et différente. Erika SOUCY est volontiers associée à l'une des tendances actuelles de la littérature québécoise, que Mathieu ARSENAULT qualifie de "ruralité trash" (2012) et dont les œuvres décrivent

[les] espaces ruraux du Québec, espaces de campagne, de petites villes et de villages, apparaissent comme des non-lieux dans notre société postindustrielle, des terrains en friche, laissés dans un semi-abandon par cette économie mondialisée qui n'en a pas besoin. Sur ce territoire en trop ne règne à perte de vue que la misère ordinaire des régions.⁶

Avec *Les murailles*, SOUCY offre le portrait d'un espace excentré rarement – sinon jamais – représenté en littérature, le chantier de La Romaine dans la région de la Côte-Nord, qu'elle dépeint avec une langue crue, en accord avec le milieu qu'elle illustre. Bien que la mention "roman" soit employée par la maison d'édition, il s'agirait plutôt, selon les mots de l'auteure, d'un "reportage littéraire"⁷. L'œuvre de SOUCY se présente comme un journal de bord que la narratrice adresse à son amoureux lors de son séjour d'une semaine au chantier de La Romaine. Celle-ci tente de percer le mystère des "chantiers mythiques" (*M*, 7) et des hommes qui ont bâti la modernité du Québec, mais aussi celui de son père, qui a fait d'elle une "orpheline [...] des chantiers de l'Hydro" (*M*, 8). Dans cet article, je chercherai plus particulièrement à définir le mythe des chantiers d'Hydro-Québec tel qu'il est produit par Erika SOUCY. Je commencerai par situer ce mythe par rapport à celui de la colonisation du Nord historique, dont il est le corollaire, pour ensuite aborder les différentes stratégies employées par SOUCY pour littériser le mythe.

Erika SOUCY intitule le premier fragment de son œuvre "Produire le mythe". Cette allusion au mythe dès l'ouverture du récit n'est pas innocente. De cette façon, l'auteure place la question mythique au fondement de son propos. Mais dans le contexte de son œuvre, de quel mythe Erika SOUCY parle-t-elle? Le mythe abordé par SOUCY semble être double. Si l'on commence par le mythe disons originaire et qui est le plus englobant parce qu'il a teinté plusieurs romans québécois, je traiterai d'abord du mythe de la colonisation du Nord. Ensuite, j'aborderai l'autre pendant du mythe qu'Erika SOUCY paraît évoquer, qui est en quelque sorte le corollaire du mythe de la colonisation du

6 Mathieu ARSENAULT, "Ruralité trash", *Liberté*, vol. 53, n. 3, avril 2012, pp. 38-47: p. 44.

7 Erika SOUCY, "Entendre les bruits de l'instinct", conférence donnée pour *Le Crachoir de Flaubert*, 18 avril 2016, <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2016/04/entendre-les-bruits-de-linstinct-une-conference-derika-soucy/>.

Nord: le mythe des chantiers d'Hydro-Québec, nouvelle forme de colonisation de la modernité du Québec.

D'emblée, la nordicité de l'œuvre, notamment attribuable à la représentation qu'elle offre du Moyen Nord du Québec, semble la rattacher au mythe de la colonisation du Nord, particulièrement prégnant dans la littérature québécoise. Daniel CHARTIER, spécialiste de l'imaginaire nordique, conçoit le Nord comme "un discours culturel, appliqué par convention à un territoire donné[, d]éterminé par une situation historique et un contexte politique particuliers"⁸. Le discours culturel sur la colonisation du Nord est en partie déterminé par l'insistance rhétorique des élites religieuses qui a animé la montée vers le Nord, cette terre de jouvence à coloniser pour contrer l'exode vers les États-Unis et l'Ouest du Canada, afin de préserver la nation canadienne-française. Que l'on pense à *Maria Chapdelaine* de Louis HÉMON ou à *Menaud, maître-draveur* de Félix-Antoine SAVARD, les romans qui mettent en scène la colonisation nordique ont marqué une partie de la production littéraire québécoise. Le mythe de la colonisation du Nord est si présent dans l'imaginaire collectif que CHARTIER en a fait l'un des sept axes pour appréhender les représentations culturelles du Nord au Québec. Cet axe détermine le Nord historique, qui désigne les régions qui ont été définies dans l'histoire comme nordiques, mais qui ne le sont plus aujourd'hui. Ces régions devaient "moins leur nordicité à leur situation géographique qu'à leurs caractéristiques de forêts vierges à conquérir par l'abattage, la colonisation et l'établissement systématique de paroisses"⁹. Le mythe de la colonisation du Nord est également constitué de l'opposition canadienne-française fondatrice entre la sédentarité et le nomadisme. Comme le montre CHARTIER, on retrouve

d'un côté la tentation érotique de l'aventure sauvage sous la figure du coureur des bois François Paradis, qui parcourt les forêts vierges, mais qui meurt gelé; de l'autre la figure paternelle et son double, Eutrope Gagnon, qui ne cherchent qu'à établir leur domaine cultivable toujours plus au Nord, faisant avancer dans la forêt tant la raison que la nation.¹⁰

8 Daniel CHARTIER, "L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés au Québec", in Petr KYLOUŠEK, Max ROY et Józef KWATERKO (dir.), *Imaginaire du roman québécois contemporain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire ("Figura"), 2006, pp. 123-129: p. 124.

9 Daniel CHARTIER, "Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives", in Joë BOUCHARD, Daniel CHARTIER et Amélie NADEAU (dir.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Imaginaire/Nord, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord, ("Droit au pôle"), 2004, pp. 9-25: p. 14-15.

10 *Ibid.*, p. 15.

Ce détour par le mythe de la colonisation du Nord était nécessaire avant d'aborder l'autre coloration que prend le mythe annoncé par SOUCY, puisqu'il en constitue, en quelque sorte, le corollaire. Le mythe dont il est plus explicitement question dans *Les murailles* est celui des chantiers d'Hydro-Québec. Comme le mentionne Dominique PERRON, auteure d'un essai intitulé *Le nouveau roman de l'énergie nationale*, il s'agirait d'une 'colonisation technologique' du territoire québécois. Dans son ouvrage, PERRON s'emploie à analyser les stratégies discursives mises en place par Hydro-Québec pour joindre sa représentation à celle de l'identité nationale des Québécois depuis la Révolution tranquille. L'aspect identitaire de cette nouvelle colonisation se construit contre celui de la colonisation du Nord historique: du Canadien français qui s'adapte et survit dans la nature nordique hostile, on passe au Québécois qui domestique et domine la nature, comme le font très justement remarquer Jacques MATHIEU et Jacques LACOURSIÈRE dans leur ouvrage *Les mémoires québécoises*¹¹.

Mais alors, si le mythe des chantiers d'Hydro-Québec est attesté, pourquoi est-il question de "produire" le mythe dans le titre du fragment d'ouverture? Bien que ce mythe semble bien installé dans l'imaginaire collectif québécois aux niveaux historique et sociologique, cela ne semble pas être le cas en littérature. Le mythe d'Hydro-Québec reste très peu exploité en littérature québécoise, bien qu'il semble avoir été annoncé par certains poètes du pays, notamment Jean-Guy PILON, fondateur de la revue *Liberté*, dont je cite une strophe de son long poème "Recours au pays": "Il y a des pays pour les enfants, d'autres pour les hommes, quelques-uns pour les géants..."¹². Ces vers ont d'ailleurs été repris par la société d'État elle-même pour promouvoir l'image d'une nation d'hommes forts qui a su s'élever au-dessus de son environnement et en acquérir la pleine maîtrise, comme l'a observé l'historien Stéphane SAVARD dans un article intitulé "*Lieu-de-mémoriser* Hydro-Québec comme symbole des représentations de la nature et de la technologie". SAVARD relève aussi les vers de Gatién LAPOINTE, également repris par Hydro-Québec dans ses discours promotionnels: "Mon pays a franchi ses frontières d'exil. Mon pays vient parler sur la face du monde. Nous levons les yeux à hauteur du feu. Nos chantiers ont la chaleur du pain brut"¹³, sans oublier le roman *L'eau blanche*¹⁴ de Noël AUDET, qui se déroule au chantier La Grande

11 Jacques MATHIEU et Jacques LACOURSIÈRE, *Les mémoires québécoises*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1990.

12 Jean-Guy PILON, "Recours au pays", *Liberté*, vol. 3, n. 1, janvier-février 1961, pp. 439-444: p. 441.

13 Gatién LAPOINTE, cité dans Stéphane SAVARD, *op. cit.*, en ligne.

14 Noël AUDET, *L'eau blanche*, Montréal, Québec/Amérique ("Littérature d'Amérique"), 1992.

et qui met en scène un personnage principal de la race des héros, un conquérant n'ayant pour seul désir que celui de vaincre. Dans les quelques cas énumérés ci-haut, il y a une adéquation certaine entre les chantiers d'Hydro-Québec, le nationalisme et la virilité.

Pour Erika SOUCY, produire le mythe semble revenir à l'inscrire de façon plus affirmée – mais aussi de manière différente – dans le littéraire. On le remarque notamment à l'accent qui est mis dans le récit sur l'acte d'écrire, qui constitue le prétexte même du voyage de la narratrice/écrivaine, Erika Soucy:

Papa s'attend à me voir à la fin de son shift. En vrai, c'est grâce à lui, tout ça. Ça a été trop facile. J'ai juste eu à dire que j'écrirais un livre de poésie là-dessus, sur sa vie de chantier, pis son boss me trouvait un vol pour Havre-Saint-Pierre, payé, en me faisant passer pour un commis de bureau. (M, 8)

Même si *Les Murailles* sont également issues du voyage de Soucy au chantier de La Romaine, le livre de poésie dont il est question dans l'extrait que je viens de citer est le recueil *L'Épiphanie dans l'front*¹⁵, que l'auteure qualifie de “première version” de son voyage dans une conférence donnée pour la revue *Le Crachoir de Flaubert*. Ainsi, l'expérience des chantiers d'Hydro-Québec donne lieu à deux types d'écrits. Soucy parle en ces termes de sa poésie:

je travaille fort pour que mes poèmes réchauffent! Non, pas dans le sens d'allumer le poêle avec. Je fais de la poésie qui chauffe le cœur un peu, parce que ça fait vingt ans au-dessus qu'à chaque fois que mon père revient du Nord, il traîne un grand vent avec lui, un grand vent frette de février qui t'engourdit la gueule pis t'empêche d'ouvrir les yeux. Amanché de même, ça va mal pour se parler. Fait qu'à la place, j'écris de la poésie. (M, 24).

La poésie serait donc source de réconfort, mais aussi une forme de compensation à l'incommunicabilité avec le père, occasionnée par ses absences répétées. La poésie sert de consolation au réel. Quant à lui, le carnet vient compléter la poésie:

Tout te raconter dans mon carnet me permet de mettre des mots sur ce que ma poésie peut pas transmettre. L'anecdote, ma poésie en prend pas. Ça me fait pas grand-chose de voir un boss péter de la broue devant ses chums. Je veux dire, c'est du maudit bon matériel, mais d'un point de vue poétique, c'est rien que bon pour un zine de cégépiens. (M, 62)

C'est effectivement l'anecdote qui constitue le principal matériau des *Murailles*. À l'inverse de la poésie, le carnet est profondément ancré dans la banalité du quotidien.

15 Erika SOUCY, *L'Épiphanie dans l'front*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2012.

En plus de mentionner le recueil de poésie né du voyage, le passage que j'ai cité plus haut indique également que l'auteure a dû se faire passer pour une commis de bureau, ce qui introduit l'idée de l'intrusion. Avant même d'être représenté, le chantier semble constituer un lieu clos et exclusif auquel on n'accède pas sans invitation. Soucy parvient au chantier sous de faux motifs et elle paraît suspecte aux yeux de l'hôtesse de l'air d'Air Inuit:

Au nombre de secondes qu'elle passe à me fixer, on dirait qu'elle a oublié comment on se sent quand on retient l'attention. Je t'écris sans arrêt dans un carnet noir pis ça a l'air de la fatiguer. Je pourrais lui dire que je fais des sudokus pour me calmer, que j'ai ben gros le mal de l'air pis que je suis sur le bord de dégueuler, mais ça ferait juste lui donner raison. C'est clair qu'elle pense que j'ai pas d'affaire icitte. (M, 9)

La suspicion que nourrit l'hôtesse de l'air à son endroit paraît double; elle semble d'abord dirigée vers l'acte d'écrire en soi, puisque c'est le fait que Soucy écrive frénétiquement dans son carnet qui attire l'attention. Cela montre-t-il que le fait littéraire est d'emblée suspect, voire qu'il est incompatible avec le monde des chantiers d'Hydro? Une chose est sûre: l'auteure tranche avec l'ordinaire qui se déploie autour d'elle: "les gars autour de moi s'en vont travailler. Une habitude, une carte à puncher... Les trois quarts me dorment dans' face" (M, 8). Cet extrait annonce la banalité du chantier, dont le mode de représentation privilégié est l'anecdote.

La suspicion qu'inspire Erika Soucy est également attribuable à son genre, parce qu'à bord de l'avion, elle est la seule femme parmi les "goons". C'est donc selon sa perspective de femme que Soucy "produira" le mythe, parce que sa différence, son altérité de genre, est constamment marquée dans le texte:

Je pars pas pour La Romaine le cœur léger. Je suis pas grosse dans mes shorts. Je sais pas de quoi ça a l'air, je suis pas trop manuelle, j'ai même pas de permis de conduire. J'espère que les gars vont être cool avec moi. (M, 7)

La narratrice/écrivaine a parfaitement conscience de sa posture autre dans un monde connoté comme masculin et elle craint de ne pas correspondre aux codes qu'elle associe d'emblée au chantier. Beaucoup d'inquiétude transparait dans l'écriture de Soucy qui espère, en vain, ne pas être remarquée dans ce monde d'hommes: "Dans mon siège, j'essaye de me détendre. Si je veux passer incognito parmi les gars, je suis mieux de pas me laisser aller à mon air de chevreuil sur l'autoroute" (M, 8). La production du mythe au féminin implique une certaine inversion du récit qui correspondrait davantage à l'horizon d'attente du lecteur:

J'ai le cœur gros. Je braillerais comme dans une scène de film avec un train qui part, mais je me retiens. [...] Au décollage, t'étais là, l'autre bord de la grille, à côté d'une madame qui arrêtait pas de faire des tata. Elle était sûrement plus habituée que toi à ces départs-là. Je t'ai fait tata aussi, de mon hublot, en espérant que tu me verrais. Tu m'as envoyé la main rapidement, un coup. Tu faisais plus pitié que la madame. (*M*, 6-7)

Ainsi, c'est une femme qui part, laissant derrière elle mari et enfant. Et l'amoureux de la protagoniste est peu confortable dans son rôle de conjoint laissé de côté pour un certain temps et fait tache parmi les femmes venues dire aurevoir à leur partenaire, pour qui la scène est empreinte d'ordinaire et de banalité. En outre, la référence toute kitsch à la scène d'adieu larmoyante, chargée d'un trop plein d'émotion, fait contraste avec la placidité ambiante, ce qui marque encore davantage la différence de Soucy.

L'anxiété de la protagoniste s'explique non seulement par la marque de sa différence, rendue évidente dès son arrivée à l'aéroport, mais aussi par son manque – voire son absence – de connaissances à propos de la vie de chantier et à ce qui l'entoure, remarque qui vaut également pour le lecteur ou la lectrice du récit. On le remarque dans ce passage, où la narratrice évoque l'image mentale qu'elle s'était fait de l'avion qui la mènera à La Romaine:

C'est faite. Je suis dans l'avion. Un Dash-8. J'ai l'air de connaître ça, mais pas pentoute, c'est juste écrit sur le dépliant dans la poche du siège d'en avant. Un Dash-8, ça sonne moins bas de gamme que je pensais. Ça fait moins peur... Un peu... Mettons que c'est moins pire que l'avion de brousse avec les portes qui ferment pas que je m'étais imaginé. (*M*, 6)

Avant même de partir, Erika Soucy associe son périple dans le Nord à une périlleuse aventure. C'est là que la nordicité de l'œuvre prend tout son sens. Comme Daniel CHARTIER le signale à propos du Nord, La Romaine semble constituer un "espace de l'imaginaire" dont les représentations sont "peu basé[es] sur l'expérience humaine"¹⁶. La narratrice appréhende d'emblée le chantier dans sa dimension mythique en tant qu'"espace imaginaire": "Je suis en route pour les chantiers mythiques où c'est qu'y'a l'air de faire toujours frette: Mont-Wright, Eastmain, La Romaine..." (*M*, 7). À l'instar d'un véritable mythe, ces chantiers reposent sur un système de croyances et de représentations idéalisées qui leur insufflent une force et une importance particulières. Mais, plutôt que de produire le mythe tel que le titre du premier fragment l'annonce, Soucy paraît s'appliquer à le déboulonner, dès le début de la descente de l'avion:

16 Daniel CHARTIER, "Nordicité et mémoire", in Pierre DESSUREAULT (dir.), *Nordicité*, Québec, J'ai vu ("L'Opposite"), 2010, pp. 67-72: p. 67.

On perd de l'altitude tranquillement. Au sol, c'est pas encore la toundra, mais c'est l'idée que je m'en serais faite. Les mêmes petites épinettes que par chez nous dans une terre plus vaseuse. C'est correct. Je veux dire, c'est ben correct; c'est pas laid ni déprimant ni majestueux tant que ça. C'est pas ordinaire non plus, ça me fait pas rien de voir ça. C'est juste... ça qui est ça. (M, 9-10)

Dès qu'on l'atteint, le Nord – mais aussi la désolation et la magnificence qu'on lui attribue dans l'imaginaire – se défile, cédant sa place à la neutralité de ce qui semble être un ailleurs proche pour la narratrice. Plus encore, l'absence de repères que l'on associe généralement au Nord, au lieu d'être une source d'inquiétude, a quelque chose de rassurant pour la narratrice: "Cave de même, mais c'est l'absence de repères qui me fait sentir proche de la maison. Je checke par la fenêtre pour voir... pas grand-chose. Je suis safe, ça va ben aller" (M, 14). Les signes du Nord, qui forment d'ordinaire l'éloignement le plus radical, permettent ici d'abolir la distance avec le chez-soi. Sous la plume de Soucy, le Nord paraît perdre sa valeur d'espace de l'altérité par excellence.

Par contre, l'éloignement associé au Nord génère une "quatrième dimension" (M, 58). Il s'agit de la vie "en haut" (M, 97) qui s'oppose à celle "d'en bas" (M, 109), "la vraie vie" (M, 93). C'est même cette différence radicale entre le travail dans le Nord et la vie plus au Sud qui donne son titre à l'œuvre de SOUCY, *Les murailles*: "J'ai parlé des murs; les deux sortes de murs. Ceux qui s'imposent entre le Nord et la vraie vie, pis ceux qu'on érige en soi, une roche après l'autre, tout le long de la run." (M, 93) Comme le signale la narratrice, les "pays lointains [...] nous transforment lentement de l'intérieur" (M, 6). Le chantier de La Romaine est dépeint comme un univers parallèle dont les contours flous favorisent un effacement des normes et des interdits:

Déjà les limites deviennent floues, mon amour. Je sais pas si c'est le ciel qui semble plus bas ou la vraie vie qu'on met sur pause, mais il me semble qu'il y a un mur tout autour, un mur de brume derrière lequel on peut se croiser durement sans que jamais personne nous pogne. (M, 32)

Cette "quatrième dimension" est donc propice à une grande authenticité – même la plus crue – qui se traduit par une écriture directe: "Peut-être que c'est ça, on est tellement loin que ça engourdit la censure." (M, 93) Le Nord de SOUCY n'est pas le *true North strong and free*, cette zone liminale de rites de passages¹⁷ où l'homme combat l'hostilité de la Nature, il est le lieu où se déroule une existence autre, en parallèle à la vie de tous les jours.

17 Rob SHIELDS, *Places on the Margin: Alternative Geographies of Modernity*, Londres, Routledge ("International Library of Sociology"), 1991.

Et qu'en est-il des personnages qui sont les acteurs du mythe, ces hommes qui ont bâti la modernité du Québec? Produire le mythe, ne serait-ce pas aussi dresser le portrait de ces personnages plus grands que nature, ces travailleurs de l'ombre qui ne semblent jamais avoir rejoint le panthéon des héros semi-légendaires du Nord, auquel appartiennent les voyageurs, les coureurs des bois et les bûcherons¹⁸? Mais il n'en est pas question dans *Les murailles*, car l'écriture d'Erika Soucy met en contraste l'inutilité de la conquête du territoire:

La montagne, les arbres centenaires, les racines dans la terre, le mur de roches ben droit... Transformés par des hommes de chez nous en un chemin d'équerre. Comme un bus qu'on tire avec ses cheveux: ça sert pas à grand-chose, mais c'est impressionnant. (M, 80)

La narratrice renchérit sur la futilité du déboisement pour construire une route vers le Nord:

Le monde du coin pourront, un coup tout ça fini, passer direct au Nord au lieu de faire le tour comme en ce moment. Ils vont sauver je sais pu combien d'heures de char. Entre toi pis moi: qui c'est, dans'vie, qui va se virer au Labrador? (M, 80)

Plutôt que d'offrir le portrait magnifié des travailleurs du chantier et de leurs réalisations, Soucy ramène ces hommes à leur rang de simple être humain et tentera de répondre à cette question:

J'aimerais, en quequ'part, me sentir chez nous. Commencer à comprendre, juste en voyant la terre de mon hublot, pourquoi les hommes autour de moi acceptent de passer leur vie icitte. C'est pas gagné. (M, 9)

Les travailleurs des chantiers sont dépeints à partir de leur drame personnel, qui est aussi celui de leurs familles. Martin, l'un des travailleurs, est un inconnu aux yeux de son nouveau-né en raison de ses longues absences répétées:

Mon plus jeune a deux mois. Lui, c'est pas pire, à'limate y sait même pas chu qui. J'ai pris mes cinq semaines de parentales pis chu remonté tu-suite. Ça fait vingt jours que j't'icitte. (M, 56)

Ainsi, de l'image idéalisée du conquérant qui correspond au versant nomade du mythe de la colonisation du Nord, on passe à la création d'une image qui se veut réaliste et authentique et qui, bien plus que de promouvoir la conquête en montre plutôt le contrecoup. Effective-

18 Cf. Christian MORISSONNEAU, *La terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, HMH / Hurtubise ("Cahiers du Québec"), 1978.

ment, ces hommes ont d'une certaine façon sacrifié une partie de leur vie à ce travail, faisant de leurs enfants des "orphelins toute la gang des chantiers de l'Hydro" (M, 8). Les travailleurs troquent leur vie de famille non pas pour une existence de héros se mesurant à la Nature, mais bien pour "du gros ordinaire sale" (M, 199).

Ces "goons", donc ces brutes, sont montrés comme des êtres rudes à l'humour cru et macho: "Papa me présente à son équipe, qui m'accueille par une joke sur ma paire de boules. C'est une façon de sou-haiter 'bienvenue', qu'il fait dire." (M, 44) Ils font également montre d'un racisme ordinaire, qui se manifeste surtout par des commentaires dépréciatifs sur les femmes autochtones, comme en fait foi cet échange entre la narratrice et son père:

- Faut pu s'assir icitte.
- Hein?
- Prochaine fois, tu prendras une autre table.
- Pourquoi?
- C'est la place des cuisinières.
- OK, mais là les cuisinières travaillent.
- C'est la place des grosses Indiennes, y'a pas un gars qui mange icitte. (M, 29)

Les hommes de La Romaine sont également aux prises avec des problèmes de santé mentale et d'alcoolisme, comme l'indique une pancarte vue par la narratrice à l'infirmerie: "Sur les murs, y'a des posters qui nous rappellent que 'la santé mentale, ça passe aussi par une consommation raisonnable.'" (M, 19) En fait, les travailleurs paraissent même contraints à choisir entre la dépression et la toxicomanie:

Tu comprends vite qu'il faut être bien dans sa tête pour pas la perdre, dans le boutte. Si tu restes tranquille, la déprime te guette. Si tu sors fêter, l'élastique s'étire pis tu peux partir sur une crise de go sans le voir venir. (M, 93)

SOUCY emploie donc une langue crue pour illustrer un propos trash, comme elle l'explique dans sa conférence au *Crachoir de Flaubert*. Ce portrait du drame personnel des travailleurs indique la principale motivation de l'écriture, qui est elle aussi d'ordre personnel; la narratrice se rend d'abord et avant tout à La Romaine pour comprendre qui est son père, cet homme dont l'existence entre deux lieux a fait de lui un étranger. Au lieu de produire le mythe et ainsi contribuer au récit

collectif national, Erika SOUCY en montre plutôt l'envers et s'attarde à démythifier La Romaine.

Ainsi, dans *Les murailles*, littériser le mythe revient à le déconstruire. En fait, l'écriture de SOUCY semble même traduire un refus du mythe. Effectivement, l'écriture du mythe semble incompatible avec l'esthétique trash prisée par l'auteure qui, mue par un désir d'authenticité, cherche à dire La Romaine telle qu'elle est, dans sa banalité et sa violence. Plutôt que de poursuivre l'écriture d'un pan de ce que serait le récit collectif québécois en 2017, Erika SOUCY s'attache à montrer l'envers du mythe qui a façonné la modernité des Québécoises et des Québécois. On observe un phénomène semblable avec la pièce de théâtre documentaire *J'aime Hydro*, où Christine BEAULIEU mène une enquête sur la société d'État, qui comprend des "entrevues auprès de nombreux groupes citoyens, [des] visites de barrages, [des] audiences publiques, [des] rencontres avec des hauts-dirigeants de la société d'État"¹⁹. L'heure n'est plus à la mythification d'Hydro-Québec: l'idéalisation que cela suppose va à l'encontre de la recherche de vérité, nécessaire à l'amélioration de notre gestion de l'énergie hydroélectrique. Dans le roman de SOUCY, il ne s'agit pas pour autant d'un refus du collectif, mais celui-ci n'a plus la même valeur. Plutôt que de représenter l'ensemble des citoyens et des citoyennes du Québec, le collectif réfère aux communautés qui sont directement touchées par le développement du Nord d'Hydro-Québec, c'est-à-dire les femmes et les hommes qui travaillent sur ses chantiers, mais aussi les Autochtones qui subissent cette exploitation du territoire. SOUCY fait le pont entre l'individuel et le collectif, car le récit de sa relation avec son père est partagé par les familles des travailleurs et des travailleuses d'Hydro-Québec.

Toujours selon cette volonté de dire vrai qu'a l'auteure, même le Nord ne peut plus être mythifié. Dans l'imaginaire québécois, le Nord est élevé au rang de lieu mythique principalement en raison de son lien avec la colonisation, mais aussi parce qu'il est perçu comme un espace lointain et inhabité. Mais cette représentation du Nord est en contradiction avec le projet de l'écrivaine, qui vise justement à démythifier la colonisation en en révélant les travers et à montrer le Nord comme espace vécu, notamment à partir de la présence autochtone, historiquement occultée. L'œuvre d'Erika SOUCY est représentative de l'une des tendances actuelles de la littérature québécoise, marquée par la résurgence de la représentation d'espaces périphériques. Plutôt que la négation d'un récit collectif national, les œuvres de la régiona-

19 Nouveau projet, "Écoutez 'J'aime Hydro' en direct!", en ligne, <http://edition.atelier10.ca/nouveau-projet/supplements/ecoutez-j-aime-hydro-en-direct>, page consultée le 6 octobre 2017.

lité procèdent à sa révision en y ajoutant le récit des personnages et des espaces marginalisés, oubliés par l'Histoire.

Références bibliographiques

- Mathieu ARSENAULT, "Ruralité trash", *Liberté*, vol. 53, n° 3, avril 2012, pp. 38-47.
- Noël AUDET, *L'eau blanche*, Montréal, Québec/Amérique ("Littérature d'Amérique"), 1992.
- Daniel CHARTIER, "Au Nord et au large. Représentation du Nord et formes narratives", in Joë BOUCHARD, Daniel CHARTIER et Amélie NADEAU (dir.), *Problématiques de l'imaginaire du Nord en littérature, cinéma et arts visuels*, Montréal, Imaginaire/Nord, Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord ("Droit au pôle"), 2004, pp. 9-25.
- Daniel CHARTIER, "L'hivernité et la nordicité comme éléments d'identification identitaires dans les œuvres des écrivains émigrés au Québec", in Petr KYLOUSEK, Max ROY et Józef KWATERKO (dir.), *Imaginaire du roman québécois contemporain*, Montréal, Figura, Centre de recherche sur le texte et l'imaginaire ("Figura"), 2006, pp. 123-129.
- Daniel CHARTIER, "Nordicité et mémoire", in Pierre DESSUREAULT (dir.), *Nordicité*, Québec, J'ai vu ("L'Opposite"), 2010, pp. 67-72.
- Caroline DESBIENS, *Puissance Nord: territoire, identité et culture de l'hydroélectricité au Québec*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.
- Christian MORISSONNEAU, *La terre promise: le mythe du Nord québécois*, Montréal, HMH / Hurtubise ("Cahiers du Québec"), 1978.
- Nouveau projet, "Écoutez 'J'aime Hydro' en direct!", <http://edition.ateulier10.ca/nouveau-projet/supplements/ecoutez-j-aime-hydro-en-direct>, page consultée le 6 octobre 2017.
- Dominique PERRON, *Le nouveau roman de l'énergie nationale. Analyse des discours promotionnels d'Hydro-Québec de 1967 à 1997*, Calgary, University of Calgary Press, 2006.
- Jean-Guy PILON, "Recours au pays", *Liberté*, vol. 3, n° 1, janvier-février 1961, pp. 439-444.
- Stéphane SAVARD, "Lieu-de-mémoriser Hydro-Québec comme symbole des représentations de la nature et de la technologie: esquisses de réponse et pistes de réflexion", *Conserveries mémorielles*, n. 4, 2007, <https://cm.revues.org/193?lang=en>.
- Stéphane SAVARD, *Hydro-Québec et l'État québécois, 1944-2005*, Québec, Septentrion, 2013.
- Rob SHIELDS, *Places on the Margin: Alternative Geographies of Modernity*, Londres, Routledge ("International Library of Sociology"), 1991.
- Erika SOUCY, *L'Épiphanie dans l'front*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2012.
- Erika SOUCY, *Les murailles*, Montréal, VLB, 2016.
- Erika SOUCY, "Entendre les bruits de l'instinct", conférence donnée pour

Le Crachoir de Flaubert, 18 avril 2016, <http://www.lecrachoirdeflaubert.ulaval.ca/2016/04/entendre-les-bruits-de-linstinct-une-conference-derika-soucy/>.

Abstract

*Québec's collective memory is characterised by strong symbols of national identity, such as nature, including water, possibly the component that stroke the most the collective imaginary. Water is associated with a great and vital source of energy: hydro-electricity. In Québec, this form of energy is provided and managed by Hydro-Québec, which occupies an important role in the québécois collective narrative, because the public enterprise is closely linked to the 'Révolution tranquille'. The importance of the corporation translates into a great number of studies achieved by researchers from various backgrounds: Stéphane Savard in history, Caroline Desbiens in geography and Dominique Perron in literature. However, Perron studied Hydro-Québec's promotional materials, and not the company's representations in literary works. With this paper, my intention is to provide a reading of a contemporary narrative of Hydro-Québec in Québec's literature. To do so, I will discuss Hydro-Québec's myth in *Les murailles* (2016), a novel by Erika Soucy.*

Mots clés

Hydro-Québec, mythe, récit collectif, imaginaire du Nord, région, littérature québécoise, Erika Soucy, *Les murailles*

